

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Mélancolies d'Archambault

Gilles Archambault, *Combien de temps encore ?*, Montréal, Boréal, 2017, 138 p.

Gilles Archambault, *À peine un petit air de jazz*, Montréal, Boréal, 2017, 113 p.

David Dorais

Numéro 135, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2018). Compte rendu de [Mélancolies d'Archambault / Gilles Archambault, *Combien de temps encore ?*, Montréal, Boréal, 2017, 138 p. / Gilles Archambault, *À peine un petit air de jazz*, Montréal, Boréal, 2017, 113 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (135), 82–89.

la nouvelle belge depuis ses origines jusqu'à nos jours » (p. 440), la tâche n'est pas aisée. Des débuts naturalistes à la postmodernité, il n'est pas facile de distinguer les périodes, l'évolution des esthétiques. Où sont les relents de l'existentialisme, du Nouveau Roman, de l'expérimentation formelle<sup>4</sup>? On dirait une littérature qui est à l'abri de certaines influences, tout en étant ancrée dans une mouvance vaguement parisienne. Sans doute est-ce là le prix à payer pour être une littérature satellite de la France? Nous, Québécois, savons de quoi il en retourne.

*Nouvelles belges à l'usage de tous* donne tout de même le goût d'aller lire les recueils de la majorité des auteurs choisis par René Godenne. Pour cela, et pour tout ce qu'il a fait et continue de faire, contre vents et marées, pour la nouvelle de langue française depuis des décennies, nous devons lui lever notre chapeau.

**Michel Lord**

### **Mélancolies d'Archambault**

Gilles Archambault, *Combien de temps encore?*, Montréal, Boréal, 2017, 138 p.

Gilles Archambault, *À peine un petit air de jazz*, Montréal, Boréal, 2017, 113 p.

**G**ILLES ARCHAMBAULT, on le sait, est un grand amateur de jazz, lui qui a entre autres longtemps animé l'émission *Jazz soliloque* à la radio de Radio-Canada. Et ses nouvelles sont conçues comme des pièces de ce style musical: assemblage de variations et de digressions, combinaison de thèmes récurrents et d'une structure très libre qui semble évoluer au gré de l'inspiration. Les textes sont courts et peuvent commencer aussi bien par une action en train de se produire que par un souvenir ou par une considération plus abstraite sur la vieillesse ou l'amour. C'est toujours un peu la même chose que l'on retrouve chez Archambault, et jamais tout à fait la même chose non plus, ainsi que l'on dit (pour changer

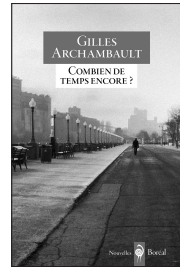
---

4. Il faut se rappeler que Godenne a une prédilection pour ce qu'il appelle la « nouvelle histoire » — qui raconte une histoire — et une aversion pour la « nouvelle nouvelle » — qui a selon lui tendance à se regarder le nombril.

de registre musical) que rien ne se reconnaît plus vite, à l'audition, qu'une sonate de Scarlatti, mais que rien ne ressemble moins à une sonate de Scarlatti qu'une autre sonate de Scarlatti. Chez Archambault, la nouvelle se développe d'une manière imprévisible mais jamais surprenante, et se conclut quand l'auteur le souhaite plutôt que quand l'histoire l'exige. Le principe structurant du texte est l'humeur de l'écrivain et non l'enchaînement rigide des péripéties qui mènent inévitablement au dénouement.

Dans *Combien de temps encore?* reviennent régulièrement le thème de l'anonymat de la ville et la situation baudelairienne qui consiste à y croiser des inconnus. Le protagoniste déambule dans les rues comme il le fait dans ses réminiscences, ne sachant jamais sur quelle trace du passé il va tomber. On peut parler, comme le titre d'une des nouvelles, des « Bienfaits de la promenade ». Ils amènent le personnage principal à retrouver, dans un parc de Westmount, une ancienne amante. Tout en se vouvoyant, ils échangent des souvenirs de la nuit qu'ils ont partagée dans les années 1980 à Calgary à l'occasion d'un congrès de journalistes. Ils renouent, et Lucienne demande à Antoine s'il voudrait parfois se promener avec elle dans le parc, puisqu'ils habitent tout près l'un de l'autre. Mais elle finira par déménager, et Antoine cessera de sortir de chez lui.

On retrouve toujours chez Archambault cette mélancolie typique, en demi-teintes. Chaque situation quotidienne se creuse d'une vague amertume. Rien de douloureux, mais c'est incommodant. Le pire : on finit parfois par s'y faire, on endure le vague à l'âme comme on se résigne à avoir une douleur à l'épaule ou au bas du dos. Les personnages de *Combien de temps encore?* ont une douleur à l'existence, pourrait-on dire. Ils traînent une souffrance chronique, qui n'est jamais à l'avant-plan, mais se laisse continuellement sentir en arrière-fond, comme on entendrait en permanence un lointain solo de saxophone. Tout est prétexte à ployer un



peu plus le dos et à faire une moue de déception. De quoi pourrait-on bien se réjouir, honnêtement ? Des enfants qui nous abandonnent peu à peu ? De la vieillesse qui fait son chemin ? Du fait que l'on est quelqu'un d'ennuyant ? On lasse les autres. On se lasse soi-même, c'est tout dire ! Le personnage, chez Archambault, est souvent convaincu d'être terne. Dans une société où l'on valorise l'éclat et la séduction, il fait pâle figure. Il brille peu, se confond avec le gris du trottoir. On suppose que Gilles Archambault peut penser à lui-même, sinon en tant que personne, du moins en tant qu'écrivain : il pourrait à raison considérer que ses petites proses apparaissent falotes à certains lecteurs, histoires sans envergure, sans relief, qui ne mènent jamais à rien sinon à une plus grande mélancolie.

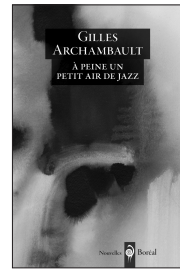
La situation fondamentale de l'existence n'est-elle pas la solitude ? On naît seul, on vit seul, on meurt seul. L'amitié ? Allons donc ! On peut avoir beaucoup d'amis quand on est jeune, mais ils finissent par disparaître. C'est comme la poésie : on en écrit tous de quatorze à seize ans, puis on abandonne cette lubie et on passe aux choses sérieuses sans éprouver de regret. Les amis, c'est pareil. Et s'ils disparaissent, c'est par pure distraction, en plus, rien de tragique là-dedans. Pas de grande rupture, pas de séparation tonitruante. Rien de romanesque. On mène notre vie comme on le peut, et un jour on se rappelle l'existence d'un tel, réalisant du coup qu'on ne l'a pas vu depuis deux ans et que ça ne nous fait aucune peine. Ceux que l'on continue à voir, en contrepartie, ne sont pas de grands amis chers à notre cœur, à qui l'on a juré une loyauté indéfectible. Maurice a beau être ce que l'on appelle un « ami d'enfance », je ne le fréquente encore que parce qu'il est mon médecin. Ses propos sont d'une vacuité navrante. Il ne s'est dirigé vers la médecine que pour faire de l'argent. Et là, il est en train de m'apprendre qu'il part en voyage aux Baléares avec ma propre femme. Pas trop grave, me dis-je. Je me doutais bien qu'il se passait quelque chose entre eux deux. Déjà, à quinze ans, il m'avait volé ma copine. Je m'en suis remis alors, je vais m'en remettre maintenant.

Visiblement, les petites trahisons font partie du quotidien. On vous poignarde dans le dos, ça va de soi. Il serait absurde de s'en surprendre. Tout le monde compte des mesquineries à son actif. Dans « Mon père », un homme se rend aux funérailles de celui qui vient de décéder. Il rencontre sa veuve, guère plus âgée que lui, qui commence à le draguer, sans aucun égard pour le défunt. L'homme finit par la ramener à l'hôtel. Ainsi, on comprend que l'amour et les relations de couple ne sont pas plus satisfaisants que l'amitié. Le personnage typique d'Archambault est maladroit avec les femmes. Terne, on le sait, il n'a rien pour attirer l'attention du sexe opposé. Le sexe... Ça ne l'intéresse pas beaucoup, le sexe, il n'en est pas un champion olympique. Il se montre plutôt pudique, peu porté à faire ou même à mentionner la « chose ». Conséquemment, il n'est pas à la hauteur des femmes qui attendent plus de la vie et de leur partenaire. Qui attendent des sensations fortes, des amours emportées. Elles en viennent toujours à le délaisser. Les aventures extra-conjugales sont monnaie courante dans le recueil, comme si inévitablement le bonheur ne pouvait se trouver qu'à l'extérieur du couple. Plus précisément, comme si le bonheur ne pouvait pas se trouver avec le personnage principal et qu'il fallait nécessairement abandonner cet homme pour aller s'épanouir ailleurs. Il sera d'ailleurs le premier à acquiescer et à donner sa bénédiction : bien sûr qu'il est lassant, décevant, ennuyant, peu passionné. De toute façon, si ce n'est pas lui que l'on trompe, c'est lui qui trompera. Il nouera par exemple une relation avec une collègue de bureau (« Une si belle fille ») dans la fonction publique. Mais elle sera toujours triste et en viendra à se suicider.

La mort, on peut s'y attendre, est un thème majeur dans un livre qui porte un titre comme *Combien de temps encore ?*. Dans la nouvelle éponyme, le narrateur se surprend, à son âge avancé, à être encore allergique aux foules et aux réunions mondaines. Il ne court pas les lancements ni les vernissages, c'est le moins qu'on puisse dire. Toujours en marge, en périphérie. Rien de profond, de concret. Aucun

engagement. Depuis qu'il est sorti de l'enfance, il n'a fait qu'« effleurer la vie », et maintenant il a envie de « s'installer dans l'idée de sa mort ». Peut-être, est amené à se demander le lecteur, la mort est-elle la patrie naturelle de l'homme ? Il faut se réconcilier avec cette appartenance. Apprendre à s'y carrer de manière confortable. Tout ce que l'on vit est déjà imparfait, brisé par le malheur. Si notre existence a pu, dans le passé, être solide et se tenir sur ses deux jambes, depuis longtemps elle claudique. Elle chemine vers son terme. On évolue quotidiennement dans le noir. Aussi bien travailler à ce que nos yeux s'y habituent.

La mort est également présente dans l'autre recueil d'Archambault paru récemment, *À peine un petit air de jazz*, et elle inspire les meilleurs textes. Le très court « Dans la chambre » est touchant. Il suffit d'en citer les trois premières phrases, et on a déjà là une microfiction : « Le soir, après avoir éteint la lumière, je ne manque jamais de souhaiter bonne nuit à ma femme. Rien de plus normal. Sauf que je suis veuf depuis longtemps. » Dans « Un verre de vin », tout aussi court, un vieil homme vient d'apprendre qu'il va mourir avant la fin de l'année. Il s'arrête donc à une terrasse du Vieux-Port pour se commander un vin blanc. On le voit, la mort n'a rien de tragique. On l'accueille un verre à la main, ou on fait comme si elle n'était pas passée et on persiste à considérer que notre aimée est encore vivante. D'une manière ou d'une autre, sa présence n'a rien d'effrayant. Plus radicale, la nouvelle « Bravoure » met en scène un homme de soixante ans hanté par l'idée de la mort. Il n'est pourtant atteint d'aucune maladie. De plus, il a une fille qu'il aime et qu'il est en train d'aider à s'installer à Ottawa. Il se balade agréablement pendant que son mari et elle mangent au restaurant. Mais il sait que, ce soir, il va avaler les comprimés qu'il porte toujours sur lui depuis des années. Le récit n'explique pas la raison de ce geste audacieux, rare occurrence chez Archambault d'une action concrète et volontaire axée sur la mort plutôt



que d'une résignation languide. Mais on peut supposer que la ville d'Ottawa, décrite comme « un si petit patelin élevé au statut de capitale nationale [où l'on] trouve un peu partout la célébration ridicule d'une grandeur imaginaire », ne sert pas tant à se moquer de la soi-disant grandeur canadienne qu'à symboliser la vie du personnage principal (et pourquoi pas la vie elle-même), humble et pitoyable chose que l'on s'ingénie à vanter, mais qui en définitive ne présente pas grand intérêt.

Le pire, c'est que, avant qu'on en arrive à la mort, le parcours s'avère long et peu reluisant. La vie est présentée dans *À peine un petit air de jazz* comme une suite d'amertumes et d'échecs. De quoi peut-on s'enorgueillir ? D'avoir fait des enfants ? Mais non, on a été un père absent ou indigne, et notre progéniture n'est qu'un poids. Ainsi, un homme qui s'est jadis brouillé avec son fils (celui-ci, qui avait un peu trop bu, est parti en claquant la porte et en reprochant à son salaud de père de les avoir abandonnés, sa mère et lui) se retrouve dans une résidence pour personnes âgées. Souhaiterait-il la réconciliation ou le rachat de ses erreurs avant qu'il ne soit trop tard ? Non, au contraire : il redoute plus que tout une visite de son fils et veut que celui-ci le laisse seul avec ses démons. Ailleurs, un autre vieil homme, apprenant que sa fille est enceinte, réfléchit à l'inanité de la procréation : « Empêtré dans un monde qui m'a toujours paru une tragédie sans queue ni tête, j'y ai introduit une enfant dont je ne pouvais ignorer que l'amour sans bornes que j'aurais pour elle ne pourrait lui éviter le plus infime des malheurs. » Qui voudrait mettre au monde des êtres condamnés à souffrir et à nous faire souffrir ?

Mais peut-être, comme le dit Montaigne dans l'essai « De l'affection des pères aux enfants », les œuvres écrites sont-elles plus valorisantes que les œuvres de chair que représentent nos enfants ? Après tout, on maîtrise ce que l'on écrit, c'est un signe direct de notre qualité d'âme, alors que ce que l'on a fait naître échappe rapidement à notre contrôle. Toutefois, chez Archambault, l'écrivain est généralement un écrivain raté. Il est vieux et n'a guère connu le succès. Et

encore, c'était pour des articles ou des livres mal fagotés, qui méritaient peu l'admiration. Dans le pire des cas, le personnage n'a même jamais réussi à publier. Il s'est pourtant inscrit à des cours de création littéraire, il a noirci des milliers de pages, mais sans résultat. Il n'a jamais terminé un manuscrit. Il ne savait pas quoi raconter. Il a donc été livreur de pizza, gardien de nuit, caissier dans un Provigo. À présent, il mendie devant une station de métro, tendant la main à des gens qu'il méprise. Il prévoit qu'il deviendra bientôt « une loque », mais déjà il se laisse aller à la misanthropie. Sans concession, cette nouvelle, la première du recueil, s'intitule « Je déteste le genre humain ».

D'accord, la vieillesse est pénible, mais peut-être la jeunesse nous a-t-elle fait connaître des joies que nous pouvons ensuite chérir dans notre mémoire ? Même sur notre lit de mort, nous pouvons nous rappeler notre premier baiser. La camaraderie des jours anciens, naïve et enthousiaste, préservée dans notre souvenir, peut nous consoler des désillusions infligées par l'âge adulte. Et pourtant, non. La nouvelle « J'avais quinze ans » s'ouvre sur ces mots sans concession : « J'ai mal vécu mon adolescence. Au mieux, elle n'a été qu'attente de jours meilleurs. J'ai détesté ces années du plus profond de mon être. » À la limite, quand on a véritablement été heureux dans son enfance et que l'on décide, à l'aube de son trépas, de « revenir sur ses pas », en faisant un pèlerinage dans le quartier qui nous a vu grandir, on s'aperçoit que celui-ci est devenu un pays inconnu : les commerces ont changé, les gens du voisinage sont morts, notre foyer même a été transformé. Comme l'écrit Victor Hugo dans « Tristesse d'Olympio » : « Ma maison me regarde et ne me connaît plus. »

En définitive, le bonheur est impossible pour soi, et insupportable chez les autres. Devant un couple tendre dans le métro, qui se prend par la main et veille sur son enfant dormant dans une poussette, devant un spectacle si doux, donc, un homme est dégoûté et décide de descendre à la prochaine



Ainsi l'amertume ravage-t-elle tout. Si jamais on a eu des espoirs et des ambitions, on a échoué. Les buts n'ont pas été atteints. Le désespoir succède au dégoût, qui succède à la désillusion. Il n'y a pas d'âge pour ne croire en rien, et la mort, plus qu'un aboutissement, est un mode d'existence. Tout est rongé de l'intérieur. Rien ne sert de s'attarder à ce qui est creux. Les années n'offrent que du néant. La vie ? Du temps perdu, gaspillé.

**David Dorais**

### **Au-delà des apparences ?**

Marie-Célie Agnant, *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas*, Lachine, Pleine lune, 2017, 91 p.

**M**ARIE-CÉLIE AGNANT est née à Port-au-Prince (Haïti) en 1953, mais elle est établie au Québec depuis 1970. Elle a travaillé dans les domaines de l'enseignement et de la traduction avant de se consacrer entièrement à l'écriture. Son corpus regroupe aussi bien des romans que des nouvelles ou des poèmes. Elle s'intéresse notamment à la condition des femmes et au postcolonialisme. Elle a aussi beaucoup publié dans le domaine de la littérature jeunesse. Ses livres ont été traduits dans plusieurs langues.



Le genre de la nouvelle semble convenir particulièrement bien à l'auteure, puisque son seul recueil publié, jusqu'à ce que paraisse celui dont nous allons parler ici, a été mis en nomination aux Prix du Gouverneur général (*Le silence comme le sang*, Remue-ménage, 1997).

Le court recueil *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas* contient six nouvelles qui, comme le titre l'indique, abordent les thèmes de l'appartenance et de l'exclusion, de la proximité et de la distance, de l'identité problématique. L'une des histoires montre à quel point les apparences peuvent être trompeuses. On nous présente d'entrée de jeu le docteur Hans Beringer, pédiatre réputé dans un hôpital allemand. Tout le monde admire son dévouement envers les petits malades 89